

Québec français



Croque-morts

Véronique Nguyen-Duy

Number 93, Spring 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/44471ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Nguyen-Duy, V. (1994). Croque-morts. *Québec français*, (93), 103–104.

comme une entité autonome avec ses qualités et ses défauts. Il est toujours préférable d'éviter les comparaisons avec l'œuvre d'origine, ce qui risque de biaiser notre appréciation d'un film. Il faut donc oublier les comparaisons même si elles peuvent être intéressantes à plus d'un égard. Le cinéaste est libre de proposer sa propre vision de l'œuvre qu'il a choisi de porter à l'écran. Berri a pris des libertés, mais,



dans la reconstitution historique, il est demeuré fidèle aux descriptions de l'univers et à l'atmosphère du roman de Zola.

Ceux qui n'ont pas lu le livre et qui jugeront le film pour ce qu'il est intrinsèquement y remarqueront sans doute que l'intrigue est proche de la chronique, une chronique quelque peu morcelée. Mais, malgré les ellipses, une distribution imparfaite et un scénario moyen, *Germinal* demeure un film intense et poignant. Berri a filmé comme Zola a écrit, c'est-à-dire avec une minutie extrême. Il a capté les expressions, les gestes, les lieux, les décors, les foules et les couleurs avec le talent d'un grand naturaliste. *Germinal* est un film comme la vie : il y a en lui des aspects qui nous échappent ou nous semblent nébuleux, mais qui ne laissent jamais indifférent.

* Cet article a été rendu possible grâce à la collaboration du cinéma Sainte-Foy.

MÉDIA

Véronique NGUYÊN DUY

CROQUE-MORTS

Depuis quelque temps, certaines régions du paysage télévisuel — que je n'hésiterais pas aujourd'hui à qualifier de failles — m'exaspéraient sans que je sache trop pourquoi. N'arrivant pas à cerner ce qui me dérangeait tant dans les émissions *Croque-Monsieur* et *Croque-Madame*, j'ai préféré m'abstenir de tout commentaire. Je me suis plutôt astreinte à les écouter religieusement. J'emploie sciemment le verbe astreindre car je dois dire que la part de plaisir que cette écoute me procure est très limitée. Pourtant, dans le cas de *Croque-Monsieur* du moins, j'avais tout d'abord un préjugé favorable à l'égard de l'animatrice Pauline Martin et des chroniqueuses Francine Ruel, Geneviève Saint-Germain, Evelyn Regimbald et Elaine Lauzon. Armée de ma télécommande et d'une bonne dose de patience, j'ai donc attendu quatre mois avant de formuler ma critique.

Directement inspirées de l'émission française *Froufrou*, ces deux émissions sont basées sur le principe suivant : une « gang » de filles ou de gars invite un invité du sexe opposé. Imaginez. Vous et votre groupe d'amies invitez un homme à votre « souper de filles » mensuel. Bien sûr, on s'intéresse à l'invité, on lui pose des questions mais, de temps en temps, on glisse dans les « conversations de filles » et on parle de sous-vêtements affriolants ou encore de crèmes de nuit. Le plaisir vient alors de la présence incongrue du mâle dans cet univers essentiellement féminin. On lui demande son avis, on lui fait essayer le déshabillé en soie et marabout ou encore le masque à l'argile verte. Évidemment, on se paye un peu sa tête mais, heureuses de l'avoir

bien à nous, on lui extorque des confidences sur ses amours, ses relations sexuelles et, bien entendu, sur sa vision des rapports homme-femme. Tout ceci dans une ambiance détendue et ludique.

À défaut d'être original, ce concept était susceptible de générer des situations amusantes et intéressantes, voyeurisme oblige. Qui n'a pas rêvé de voir sa comédienne fétiche répondre à des questions osées ou encore son animateur préféré faire un fou de lui ? On se rappellera cette émission où Guy Fournier tente de séduire une femme pour apprendre par la suite, à sa grande surprise, que celle-ci est un homme. Il s'agit donc en principe d'émissions qui, sous un mode humoristique, font alterner entrevues et chroniques.

Le problème serait-il un problème de contenu ? Pas vraiment puisque les propos, s'ils sont parfois insipides, ne le sont ni plus ni moins que dans les autres émissions du même genre. J'ai alors porté mon attention sur l'atmosphère générale des émissions. J'étais déjà plus près du but puisque le climat général des émissions *Croque-Monsieur* et *Croque-Madame* est souvent tendu alors qu'il devrait être bon enfant et ludique. Je me souviens de la première émission de *Croque-Monsieur* dans laquelle Michel Rivard a lamentablement fait les frais d'une nervosité dégénérant en arrogance. Ma seule consolation fut alors d'évoquer toutes les fois où ce chantre national en a lui-même usé et abusé. Mais d'où pouvait bien provenir une telle arrogance ? Après tout, il s'agit d'émissions alliant l'humour à l'information d'intérêt général. Et même si l'atmosphère lourde s'est dissipée en

même temps que la nervosité caractéristique des lancements, je suis obligée d'avouer qu'elle réapparaît régulièrement. Trop régulièrement.

Cette question m'a menée au fond du problème. L'arrogance naît du préjugé — celui-là même sur lequel s'appuient ces deux émissions — voulant que les hommes et les femmes constituent deux blocs non seulement distincts mais opposés. Cette logique de l'antagonisme est si prégnante qu'on n'hésite pas, souvent de façon fort malhabile d'ailleurs, à la provoquer en faisant dire à des invités des choses qu'ils ne veulent absolument pas dire ou en les associant à des stéréotypes auxquels ils ne croient pas. La personnalité publique invitée n'est donc pas appréhendée dans sa singularité mais se veut l'incarnation de tous les hommes ou toutes les femmes, selon le cas. Et c'est parce qu'il est un homme qu'on se paye la tête de tel ou tel comédien, parce qu'elle est une femme que telle ou telle animatrice sera l'objet des moqueries. Évidemment, après s'être si gentiment exposé à ce petit jeu, après avoir répondu aux questions les plus personnelles, donné son avis sur les relations entre les sexes mais surtout traversé l'épreuve finale (repasser une chemise pour un homme ou changer un pneu pour une femme), l'invité reçoit l'absolution générale. On l'aime quand même et ce n'est que partie remise.

Ce qui m'exaspère au plus haut point, dans ces deux émissions, c'est la mascarade de guerre des sexes, aussi fautive d'ailleurs que les réconciliations finales. Ce qui me hérisse, c'est que ces émissions sont basées sur une vision rétrograde des relations homme-femme. Comment peut-on encore s'amuser à mettre en scène — car c'est bien le cas — une opposition primaire entre hommes et femmes ? Les hommes et les femmes se tirent la langue, font des farces grosses comme des zeppelins et huent chaque affirmation du sexe opposé. La disposition du studio traduit même cet antagonisme de pacotille. Vous êtes venue avec votre mari pour assister à l'enregistrement

de *Croque-Madame* ? Qu'à cela ne tienne, vous serez assise d'un côté du studio et votre tendre moitié de l'autre. Comme ça, dans une spontanéité savamment régie pour les besoins de l'émission, vous applaudirez les bons coups de mesdames et chahuterez aux réparties de monsieur alors que votre conjoint sera invité à faire exactement le contraire.

On se croirait dans un « party de famille » ennuyant, coincé entre les farces plates de mon oncle et les allusions grivoises de ma tante. D'ailleurs, cette métaphore du party de famille m'est inspirée par Jean-Pierre Desaulniers et Philippe Sohet qui, dans un article écrit en 1980 et consacré à l'émission *Les Tannants*, disaient : « Si *Les Tannants* véhiculent avec eux tout le jeu d'une sexualité, c'est une sexualité de " party de famille ". Il ne s'agit pas de séduction ou de provocation, mais de simulation. [...] Le caractère de mise en scène, de jeu, va dissimuler, masquer l'impact potentiel de ce groupe [les femmes]. Au point de le vider de toute évolution possible¹. »

Moins sévère que ces auteurs, et en ne me limitant bien évidemment pas à l'émission *Les Tannants*, je considère que certaines émissions de l'époque, même si elles s'appuyaient sur une mise en scène parfois grossière des relations homme-femme ou encore sur une simulation de renversement des rôles traditionnels, ont peut-être été utiles dans la mesure où elles ont été l'occasion d'une certaine prise de conscience. Pensons, entre autres, au fameux concours « Le plus bel homme » de l'émission *Appelez-moi Lise* qui, par le biais d'une mise en scène mi-ludique mi-sérieuse, soulignait le problème bien réel de l'objectivation de la femme.

Mais, aujourd'hui, est-ce nécessaire de reconstruire les vieilles clôtures par-dessus lesquelles les hommes et les femmes se tiraient la langue à défaut de pouvoir vraiment se parler ? Est-ce utile de faire repasser une chemise à Jean Besré pour nous convaincre qu'il n'est pas si écœurant que ça ? N'est-ce pas une façon de réitérer des stéréotypes

écoulés ? Car après tout, si des femmes s'extasiaient devant un homme qui repasse une chemise, c'est qu'il y a encore loin de la coupe aux lèvres. Je ne prétends pas que les relations homme-femme soient parfaitement égalitaires — il n'y a qu'à regarder les échelles salariales pour s'en convaincre. Il y a donc encore beaucoup de chemin à parcourir. Et c'est précisément pour cette raison que je crois risqué de redonner à des préjugés qui sont en bonne voie d'extinction une tribune hebdomadaire. Même si cette année fut celle des dinosaures, il faut parfois s'abstenir de déterrer les morts et encore plus de les croquer.

NOTES

1. Jean-Pierre Desaulniers et Philippe Sohet. — « Les Tannants, Elvis et la ménagère », *Mine de rien ; notes sur la violence symbolique*, Montréal, Albert Saint-Martin, 1982, p. 137 et 144. Des extraits de ce texte ont été publiés dans *Recherches québécoises sur la télévision*, sous la direction d'Annie Méar, Montréal, Albert Saint-Martin, 1980, p. 47-53.